

Quand l'Europe n'existera plus, tout sera plus simple. Quand le Parlement européen aura disparu, quand la Commission européenne et ses horribles commissaires auront disparu. Tout ira beaucoup mieux en Europe quand l'Europe aura rendu l'âme. Alors on visitera le Parlement européen comme les mines du Colisée, à Rome, puis on contempera les vestiges de l'Europe comme Charlton Heston, dans La Planète des singes, découvrant à demi enfouis sur une plage les restes de la statue de la Liberté après une guerre nucléaire. Satisfait, chacun retournera dans son petit pays de merde, avec sa petite monnaie de merde, votera ses petites lois locales de merde pour flatter son petit ego de merde. La construction de l'Europe aura été un accident, laissant à nouveau place aux nationalismes nauséabonds, chacun vivant dans sa grotte, à cuire son morceau de viande, à s'épouiller la tête et à se reproduire en se reniflant le trou de balle seulement entre membres de la même tribu.

L'Europe ressemble parfois à un baraquement de camp de concentration, où pour survivre on devient de plus en plus indifférent au sort de son voisin qui agonise sur son châlit. Pour obtenir un allègement des obligations qui pèsent sur elle, la Grande-Bretagne menace de quitter l'Europe, sans se soucier des conséquences pour les autres. La Grande-Bretagne se comporte comme un maquereau qui tabasse sa pute pour qu'elle lui ramène davantage de fric chaque semaine. Et pendant qu'on la maltraite, tout le monde tourne la tête dans une autre direction en espérant qu'une fois de plus elle survivra. Trop de partis politiques font toujours payer la note à l'Europe. Ils sont pourtant nombreux, agriculteurs, industriels, PME, à avoir bénéficié un jour des fonds européens, n'hésitant pas à piétiner les autres dans la file d'attente pour être les premiers servis au guichet. Quand ces médiocres démagogues cesseront ils de jouer avec l'Europe comme le chat avec une souris entre ses pattes?

Pourquoi la solidarité est-elle si difficile à faire naître entre les hommes? On peut bien s'entendre à deux, à trois, parfois à quatre, mais dès qu'on passe un certain seuil, l'égoïsme et le dégoût des autres reprennent le dessus. L'Europe n'est pas encore. Morte. Des crises comme celles des migrants ou de la Grèce sont inévitables pour toute grande structure

politique ambitieuse. Mais si on quitte le bateau dès qu'un problème surgit, alors notre estime de soi n'est pas plus élevée que celle d'un rat qui s'enfuit quand il a le mal de mer. Vivons comme des rats, laissons crever l'Europe et retournons vivre heureux dans nos égouts.

Quand on visite Auschwitz, il faut prendre le temps de regarder ce qui se trouve à nos pieds. Les traverses en bois qui soutiennent les rails rouillés des voies sont les mêmes depuis soixante-dix ans. Les fibres les plus tendres du bois se sont lentement désagrégées durant toutes ces années, laissant apparaître les parties les plus dures comme les nœuds aux formes allongées. Ces traverses en chêne que personne ne remarque ont pourtant supporté la totalité des wagons qui transportèrent des centaines de milliers de suppliciés juifs sur ces derniers mètres de rail. Ces pièces de bois ont tout vu, tout entendu. Quand les derniers survivants auront disparu, il n'y aura plus que les objets, immobiles et silencieux témoins, pour nous faire le récit de ce qui s'est passé là-bas. Ce lieu est celui de la fin. La fin du voyage, la fin de l'existence, la fin des hommes. Il n'y a pas beaucoup de lieux qui parviennent à vous transmettre la sensation de la vie qui s'achève et du néant qui commence. À cet endroit, tout se termine. Les Européens devraient y faire un tour pour connaître cette impression de fin du monde. Ils prendront peut-être conscience de ce qu'ils ressentiront le jour d'après la fin de l'Europe. Quand tout sera terminé pour toujours. Les reconstructions ne parviennent jamais à redonner vie à ce qui a été détruit. Après la guerre, dans Varsovie rasée de fond en comble, on voulut rebâtir à l'identique la place du marché de la vieille ville, saccagée par les Allemands. Malgré la fidélité de la reproduction des façades, l'âme de la Varsovie d'avant-guerre avait définitivement disparu. Si demain l'Union européenne se désagrège, ce qui se reconstruira après aura aussi ce goût amer de la perte. Une fois de plus, quelque chose de l'Europe aura été perdu à tout jamais. C'est à se demander parfois si les peuples d'Europe ne se sentent européens que dans la délectation du désastre et de l'autodestruction. « *On peut sauter sur sa chaise comme un cabri en disant "l'Europe, l'Europe, l'Europe"* », ironisait facilement de Gaulle en

1965. Cinquante et un ans après, le cabri bouge encore, à nous de savoir si on veut le voir finir en méchoui.